



HAL
open science

Pontano, Castiglione, Guazzo : facétie et normes de comportement dans la trattatistica de la Renaissance

Florence Bistagne

► **To cite this version:**

Florence Bistagne. Pontano, Castiglione, Guazzo : facétie et normes de comportement dans la trattatistica de la Renaissance. Cahiers d'études italiennes, 2006, 6, pp.183-192. 10.4000/cei.860 . hal-01069356

HAL Id: hal-01069356

<https://hal.science/hal-01069356>

Submitted on 12 Oct 2021

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Pontano, Castiglione, Guazzo : facétie et normes de comportement dans la trattatistica de la Renaissance

Florence Bistagne



Édition électronique

URL : <http://cei.revues.org/860>

DOI : 10.4000/cei.860

ISSN : 2260-779X

Éditeur

Ellug / Éditions littéraires et linguistiques
de l'université de Grenoble

Édition imprimée

Date de publication : 15 mai 2007

Pagination : 183-192

ISBN : 978-2-84310-096-3

ISSN : 1770-9571

Référence électronique

Florence Bistagne, « Pontano, Castiglione, Guazzo : facétie et normes de comportement dans la *trattatistica* de la Renaissance », *Cahiers d'études italiennes* [En ligne], 6 | 2007, mis en ligne le 15 novembre 2008, consulté le 01 octobre 2016. URL : <http://cei.revues.org/860> ; DOI : 10.4000/cei.860

Ce document est un fac-similé de l'édition imprimée.

© ELLUG

PONTANO, CASTIGLIONE, GUAZZO
FACÉTIE ET NORMES DE COMPORTEMENT
DANS LA *TRATTATISTICA* DE LA RENAISSANCE

Florence Bistagne
Université de Provence

Giovanni Pontano est l'un des principaux représentants de l'humanisme napolitain¹, et l'Académie qu'il a dirigée portera son nom jusqu'en 1808. Homme de lettres mais aussi homme politique de premier plan², il a eu

1. Giovanni Pontano est né à Spolète en Ombrie, le 7 mai 1429 et mort à Naples en 1503. Spolète est située dans les États du Pape, tout comme Pérouse, où il part faire ses études comme élève de Guido Vannucci, nous dit-il dans le *De Sermone*, livre V. En 1447, il décide d'entrer au service d'Alphonse d'Aragon, comme son oncle Lodovico, qui l'avait suivi au concile de Bâle en 1439. L'article de Salvatore MONTI, « Il problema dell'anno di nascita di Giovanni Pontano », *Atti dell'Accademia Pontaniana*, n.s., XII, 1962-1963, p. 225-252, fixe de façon ferme la date de naissance de Pontano. En effet, les 3 dates les plus étayées par les biographes sont 1426, 1422 et 1429. On sait que Pontano est né le 7 mai d'après une lettre du 7 mai 1490 à Ferdinand d'Aragon dans laquelle il dit que c'est son anniversaire (voir E. PERCOPO, « Lettere di Giovanni Pontano a principi e amici », *Atti dell'Accademia Pontaniana*, 37, 1907, p. 1-86). La chronologie de composition du *De Sermone* fait pencher en faveur de 1429, car il dit dans le prologue avoir 72 ans, et fait allusion à des événements de 1501 : l'occupation partagée du Royaume de Naples entre les Français et les Espagnols, scellée par l'accord de Grenade du 11 novembre 1500 entre Ferdinand le Catholique et Louis XII. Les Français occuperont les Abruzzes, la Toscane, l'Emilie, les Espagnols la Calabre, la Basilicate, le duché de Bari, la Terre d'Otrante, ce que décrit exactement Giovanni Pontano dans la préface du *De Sermone*. Or cet accord n'est rendu public que le 15 juin 1501, à Rome, lorsque l'armée française y arrive. Les Espagnols occuperont le royaume sous la direction du Gran Capitán Gonsalvo de Cordoba sous prétexte d'aider le roi Frédéric, mais celui-ci fuit dès le 3 août pour Ischia, et le 4 les Espagnols entrent à Naples, ce qui n'était pas prévu par l'accord de Grenade. Cet épisode est mentionné dans le *De Sermone* V, II, 51. La biographie la plus récente de Pontano est celle de Carol KIDWELL, *Pontano, Poet and Prime Minister*, Londres, Duckworth, 1991.

2. En 1448 à son arrivée à Naples dans la suite d'Alphonse d'Aragon, il est engagé à la trésorerie royale. Il exerce une activité de chancellerie et de diplomatie : en 1450-1451, il est en ambassade à Venise avec Panormita, puis il devient le précepteur de Juan d'Aragon, neveu d'Alphonse, en 1460, puis d'Alphonse, duc de Calabre, en 1462. À la mort d'Alphonse le Magnanime, en 1458, il était devenu conseiller de Ferdinand, son fils, qui le nomme son secrétaire en 1466. En 1474 il devient président de la Chambre Royale de la Sommaria, une sorte de conseil des juges, et secrétaire d'Ippolita Sforza, épouse du duc de Calabre, grande humaniste elle aussi. À la mort de Panormita, en 1471, il avait pris la tête de l'Académie, et continue d'en animer les réunions. Cette même année Ferrante Ier lui accorde la citoyenneté napolitaine et c'est à partir de là qu'il cesse de s'appeler lui-même *Vmber* (Voir *Esecutoriali della cancelleria aragonese*, 1471-1475, vol. V, f. 48r^o). Il exerce également des charges diplomatiques : en 1480, il est cosignataire avec Laurent le Magnifique de la paix entre Florence et Naples, avec cession de quelques villes frontalières ; en



des relais dans l'humanisme du Nord, et ses œuvres sont imprimées à Venise entre 1502 et 1519³. Il connaît aussi Bembo⁴, qui a fait ses études à Messine avec Lascaris vers 1492, et que l'on retrouve à Ferrare vers 1498 et 1500. La seule personne à ne jamais citer Pontano est probablement celle qui lui doit le plus, puisqu'il s'agit de Baldassare Castiglione qui, dans le *Cortegiano*, reprend des passages entiers du *De Sermone*. Castiglione, grand ami de Bembo et de l'entourage immédiat des Gonzaga, ne peut pas ne pas avoir eu connaissance du *De Sermone*, qui se trouvait aussi dans leur bibliothèque ainsi que dans celle de Frédéric d'Urbin⁵. La lettre d'Olivarus à Erasme du 13 mars 1527 le montre

1484, il doit négocier la paix avec Venise; enfin en 1486, il prépare le traité de paix entre Ferdinand et Innocent VIII, traité où Ferdinand reconnaît que le Pape est son suzerain, car les barons ont préféré lui prêter l'hommage vassalique directement. Sa plus grande charge date de février 1487, il est nommé «premier secrétaire royal». Suit toute une période très troublée de recherche d'alliances, par mariages, hommages, accords avec les cousins espagnols. En 1492, il veut se retirer de la politique, ce qu'il fera après la défaite napolitaine de 1494 devant les armées de Charles VIII, à qui il est chargé de donner les clefs de la ville. Avant de se retirer, il est témoin de la signature par Ferrante II, fils d'Alphonse II, qui a abdicé, d'un décret protégeant les Juifs, leur évitant de porter des signes ou d'être enfermés dans des ghettos.

3. *Opera omnia*, Venetiis, Bernardinus Vercellensis, 1501; Venetiis, Aldus, 1505; Venetiis, Aldus, 1513; Venetiis, Aldus, 1518-19; *Carmina*, Venetiis, Aldus, 1518.

4. Dans une lettre à Filippo Beroaldo Le Jeune, datée des ides de janvier 1505, il regrette la perte de Pontano, mis sur le même plan que les grands Florentins; lettre n° 198 in Pietro BEMBO, *Lettere*, ed. E. Travi, Bologne, Commissione per i testi di lingua, 1987-1993, vol. I, p. 183: «Sed redeo ad literas tuas. Beroaldum gentilem tuum praeclarum sane uirum, et optimarum artium studiis pereruditum, mortem obiisse ualde dolui, hoc praesertim tempore quo doctorum uereque litterarum hominum non nimis magna ubertas est. Recordari autem debes paucorum annorum spatio quot et quales uiros amiserimus, Picum, Politianum, Pontanum, Pomponium, Hermolaum, qui quidem omnes uno tempore floruerunt»; «Mais je réponds à ta lettre, et j'ai eu beaucoup de chagrin à la mort de Béroalde, ton père, un homme tout à fait remarquable et extrêmement érudit dans l'études des arts les plus nobles, et surtout en cette époque où n'abondent guères les savants et les vrais lettrés. Tu dois bien te rappeler combien d'hommes, et quels hommes, nous avons perdus en l'espace de peu d'années, Pic, Politien, Pontano, Pomponio, Ermolao qui florissaient en effet tous à la même époque»; (nous traduisons).

5. Né à Mantoue dans l'entourage des Gonzaga, on le trouve à la Cour des Este, à Rome et également à la Cour d'Urbin dont il sera le représentant à Rome. Or Pontano était l'ami de Francesco Gonzaga, à qui il a dédié plusieurs de ses poèmes, notamment l'*Urania*, son grand poème qu'il considère comme son chef-d'œuvre; Vespasiano DA BISTICCI rappelle dans ses *Vite*, ed. Aurelio Greco, Florence, Istituto Nazionale di Studi sul Rinascimento, 1976, p. 393, que Frédéric d'Urbin a voulu pour sa bibliothèque «*tutte l'opere del Pontano*». D'ailleurs, dans une lettre à Cristoforo Tirabosco, Gubbio, 5 octobre 1514, in B. CASTIGLIONE, *Due lettere inedite di Baldassare Castiglione*, sn, sl, sd (fac similé qui se trouve à la BAV), il écrit: «E mandatemi quelli tre volumi grandi de Cicerone coperti di rosso et un altro volume, pur de Cicerone, spartito da quelli, che è intitolato *De Oratore* et è commentato e postillato in molti lochi de mia mano, et un altro libro in prosa del Pontano, *De Bello Neapolitano*»; «Et envoyez-moi ces trois grands volumes de Cicéron à la couverture rouge, et un autre volume, toujours de Cicéron, mais séparé de ceux-là, intitulé le *De Oratore*, et commenté et annoté en nombreux endroits de ma main, et un autre livre en prose de Pontano, *De Bello Neapolitano*» (nous traduisons). Or en 1514 la seule édition du *De*

d'ailleurs avec Navagero comme défenseur de Pontano contre Erasme et Thomas More⁶. D'autre part Pontano a eu lui-même conscience qu'il jetait les bases d'une nouvelle littérature didactique : à la fin du chapitre 20 du livre III, il écrit : « Nam et futuros vaticinamur, qui de iis sint suptilius atque enucleatius diserturi »⁷. Or à cette date seul son ami Diomedes Carafa a rédigé un *Courtisan*, paru en 1478, en langue vulgaire. Pontano tire donc lui-même son ouvrage vers le traité de comportement.

En effet Pontano est une des sources directes du *Courtisan*, et son nom même apparaît dans les deux premières rédactions⁸. Le livre II est une réinterprétation du livre II du *De Oratore* sur la place des facéties dans l'*inuentione*, cela est bien connu et bien visible⁹, mais aussi du *De Sermone*.

Bello Neapolitano disponible est celle de Mayr en 1508, qui est accompagnée du *De Sermone*. Le premier travail du *Cortegiano* commence en 1513, avec un prologue pour le roi de France écrit en 1515, qui sera gommé des états successifs. C'est peut-être dans un moment de la rédaction que Castiglione a besoin de son *De Oratore*, et du *De Sermone*...

6. Lettre 1791, ERASME, *Correspondance*, traduite et annotée d'après le texte latin de l'*Opus Epistolarum* de P.S. Allen, H.M. Alleng et H.W. Garrod, Bruxelles, Presses Académiques Européennes, 1974. Navagero et Castiglione le critiquent et lui opposent le seul Pontano, même s'ils reconnaissent que l'*Éloge de la Folie* est digne de Lucien. Olivarius répond à l'attaque contre Erasme en disant que Pontano est affecté, prétentieux, précieux et en lui opposant les épigrammes de Thomas More.

7. *De Sermone*, III, 20 : « En effet nous prophétisons qu'il y aura des gens à venir pour parler de ces sujets fort en détail et fort nettement » (nous traduisons) ; le verbe *vaticinor* a un sens très fort : au sens propre on l'emploie pour les devins (CICÉRON, *De Divinatione*, 1, 34 ; 67 ; TITE LIVE, II, 41), mais au sens figuré pour le poète inspiré des Dieux (CICÉRON, *De Amicitia*, 25).

8. P. FLORIANI, « Esperienza e cultura nella genesi del *Cortegiano* », in *Bembo e Castiglione. Studi sul classicismo del Cinquecento*, Rome, Bulzoni, 1976, rattache cela non à la volonté de satisfaire à la *sprezzatura*, théorisée par CASTIGLIONE, d'être cultivé sans pédantisme et de fuir l'étalage et l'affectation, mais au fait que dans les rédactions successives, il y a une prise de distance d'avec les facéties, et une réduction de leur nombre alors qu'elles sont destinées à illustrer le propos (voir A. QUONDAM, « Questo povero cortegiano. Castiglione, il Libro, la Storia », Roma, Bulzoni (« Europa delle Corti », Centro studi sulle società di antico regime, Biblioteca del Cinquecento, 100), 1996, p. 455-457). Dans la troisième rédaction la première occurrence de Pontano (II, 74) a été remplacée par Caton, en fait protagoniste initial d'une facétie venue de Cicéron, et modifiée par CASTIGLIONE (qui la remet donc en l'état initial), la seconde (II, 35) par Sannazaro. Or ce passage traite de l'excellence de certains vers (« alcuni versi »). Pontano est mort depuis quinze ans en 1518, lors de cette rédaction, et rien ne suggère que les vers en question sont des vers latins. Castiglione s'en remet donc à l'autorité d'un Antique, et d'un Moderne, et la juxtaposition des deux est significative. Pontano, auteur de langue antique dans une époque moderne disparaît alors. Nous pensons surtout qu'il s'agit d'un processus systématique de gommage de toute source identifiable autre qu'antique (celles-ci faisant partie du bagage culturel commun).

9. La bibliographie sur ce sujet est immense, signalons en particulier : J. GUIDI, « Festive narrazioni, morti e burle (beffe) : l'art des facéties dans le *Courtisan* », in *Formes et signification de la beffa dans la littérature italienne de la Renaissance*, ed. André Rochon, Paris, Université de la Sorbonne Nouvelle, 1975, p. 175-210.

Les chapitres 45 à 83 du livre II sont une paraphrase des livres III et IV de Pontano, sur la fonction et l'emploi des facéties dans le discours du parfait courtisan. Mais si chez Pontano la *facetudo* était la vertu du parfait homme social, dans des rapports de convivialité entre pairs et dans l'alternance « à l'antique » entre l'*otium* et le *negotium*, et s'il fallait certes codifier la parole, c'était uniquement du point de vue de l'énoncé et non du référent¹⁰, dans une confiance absolue en son pouvoir performatif. En revanche, dans le *Courtisan*, le décor a changé. Il n'y a plus de moment de l'*otium* et du *negotium*, plus de notion de loisirs et de *relaxatio animi*, la seule conversation possible est celle avec le Prince, car entre courtisans c'est la lutte qui domine :

Io estimo che la conversazione, alla quale dee principalmente attendere il cortegiano con ogni suo studio per farla grata, sia quella che averà col suo principe; e benché questo nome di conversare importi una certa parità, che pare che non possa cader tra'l signore e 'l servitore, pur noi per ora la chiamaremo così.¹¹

10. À la restriction près des malheureux et des puissants. *De Sermone*, IV, 4, 2 : « Cum praesertim Cicero, de oratore agens oratoriisque muneribus, dicat nec insignem improbitatem nec rursus miseriam rideri » : « Cicéron surtout, traitant de l'orateur et de ses fonctions, dit qu'il ne faut pas rire d'une malveillance remarquable ou à l'inverse d'un malheur remarquable ». Pontano fait ici référence à trois passages de Cicéron : *De Oratore*, II, 237 : « nec insignis improbitas et scelere iuncta nec rursus miseria insignis agitata ridetur » : « on ne rit pas d'une malveillance remarquable unie au crime, ni inversement d'un malheur remarquable » ; *De Oratore*, II, 238 : « itaque facillime luduntur quae neque odio magno nec misericordia maxima digna sunt » : « c'est pourquoi on rit très facilement de ce qui n'est pas digne ni d'une grande haine, ni de la plus grande compassion » ; *Orator*, 26, 88 : « illud admonemus tamen, ridiculo sit usurum oratorem ut nec nimis frequenti, ne scurrile sit, nec subobsceno, nec mimicum, nec petulanti, ne improbum, nec in calamitatem, ne inhumanum, nec in facinus, ne odii locum risus occupet » : « nous engageons cependant l'orateur à ne pas utiliser le rire trop souvent, ni de façon bouffonne, ni obscène, ni digne d'un mime, ni outrancier, ni malveillant, ni pour être tourmenter, ni être inhumain, ni criminel, que le rire ne prenne pas la place de la haine ». Voir aussi QUINTILIEN, *Institution Oratoire*, VI, 3, 33 : « nam aduersus miseros inhumanus est iocus » : « car la plaisanterie contre les malheureux est inhumaine ». Nous traduisons.

11. Nous citons d'après *Il libro del Cortegiano*, ed. G. Carnazzi, Milan, Rizzoli, 1994, p. 132, et sauf indication contraire nous traduisons : « Quant à moi, j'estime que la conversation vers laquelle le courtisan doit principalement tendre, en employant toutes ses forces pour la rendre agréable, est celle qu'il aura avec son prince; et bien que ce nom de conversation implique une certaine égalité, qui semble ne pas pouvoir exister entre le seigneur et le serviteur, nous aussi pour l'heure nous l'appellerons ainsi ». Un article récent de F. PIGNETTI, « La facezia tra *Res Publica Literarum* e società cortigiana », in *Educare il corpo, educare la parola nella trattatistica del Rinascimento*, a cura di G. Patrizi e A. Quondam, Rome, Bulzoni (« Europa delle Corti », Centro studi sulle società di antico regime, Biblioteca del Cinquecento, 80), 1998, p. 239-269, compare enfin la société dessinée en creux dans le *De Sermone* et celle de la cour nobiliaire du Duc d'Urbin, mais ne se place qu'au niveau de l'utilisation permise ou non de la facétie. Sur la question de l'existence ou non d'un art des facéties, il ne fait pas la comparaison précise entre Cicéron, Quintilien, Pontano et Castiglione.

dit Frederico Fregoso au chapitre XVIII du livre II, prenant acte du rapport biaisé qu'entretiennent le Prince et le courtisan, dans une fausse acception de la conversation, que l'on ne peut malheureusement pas éviter. D'ailleurs le livre II commence par une évocation nostalgique des cours du 1400, celles de Borso d'Este à Ferrare, de Frédéric de Montefeltro à Urbino, dans un dialogue dont la diégèse même est censée avoir lieu dans un passé idéalisé par rapport au moment de l'écriture.

Le *uir facetus* est maintenant un courtisan devant le regard du prince, donc la norme de régulation des comportements sociaux sera l'opinion que le prince aura et, partant, que les autres courtisans s'emploieront toujours à enlaidir. Car il faut éviter l'écueil de la flatterie. Bien sûr Pontano parlait des flatteurs, mais ce n'était pas dans le moment de l'*otium* ; ces personnages n'étaient pas en concurrence avec le *uir facetus*, mais on les trouvait dans les cours des princes¹² : cela n'a pas changé.

Ainsi la facétie et son utilisation à bon escient, qui étaient une arme pour l'orateur idéal de Cicéron (se concilier l'auditoire faisait gagner ou perdre un procès) et une vertu sociale pour l'homme d'esprit de Pontano (détendre le cercle des amis faisait de vous une personne recherchée pour sa compagnie), deviennent chez Castiglione une façon de contrôler les rapports humains et de désamorcer l'inimitié d'autrui sous le regard de qui l'on se trouve.

C'est pourquoi à côté de la division traditionnelle en deux espèces du genre du bon mot¹³, le « motto » et la « festiva narrazione », Castiglione

12. *De Sermone*, II, 14, 5 : « Iam uero pontificum, regum, dominorum ac principum hominum aulae ac domus, utque hodie dicuntur, curiae simulationibus ac fallaciis mendacissimisque sussurationibus iisdemque nocentissimis infectae sunt, ut uideatur ueritas ab illorum regiis exterminata ; neque bonus quisquam habeatur curialis atque aulicus, nisi qui et mentiri admodum et pro loco ac tempore uultum fingere ac lenocinari scierit. Quo effectum est ut, quae maximorum uiuorum domus est, sit eadem simulationibus ac mendacii » : « Mais désormais les palais et les demeures des papes, des rois, des seigneurs et des princes et, comme l'on dit aujourd'hui, les cours ont été infectées par les simulations, les tromperies et les médisances à la fois très mensongères et très mal-faisantes, de sorte que la vérité semble bannie de ces demeures seigneuriales ; et personne n'est considéré comme bon à la cour ou au palais, sinon celui qui aura su à la fois beaucoup mentir, composer son visage et intriguer, selon le lieu et la circonstance. Le résultat ? la demeure des hommes les plus importants est en même temps celle de la simulation et du mensonge ». Nous traduisons.

13. *De Sermone*, III, 19, 1 : « Legitur autem apud eum duo esse genera facetiarum : alterum aequabiliter in omni sermone fusum, alterum peracutum et breue, illamque cauillationem a ueteribus appellatam, alteram uero hanc dicacitatem ; utramque tamen leuem rem esse, quando lene prorsus sit risum mouere » : « On lit effectivement chez lui [Cicéron] qu'il y a deux genres de bons mots : l'un répandu également sur toute la conversation, et l'autre perçant et bref ; que les anciens

ajoute la « burla », qui associe la parole et l'acte, alors que les deux premières ne relevaient que de la parole avec éventuellement le geste approprié. Car si Pontano pouvait séparer les *conuentus hominum* selon le but, le lieu et le moment, réunions de négoce, de loisir, de divertissement¹⁴, chez Castiglione toutes réunions d'hommes, toute société sont à la cour, et donc les repoussoirs de l'homme d'esprit aussi, et notamment le bouffon, dont il faut éviter le rire¹⁵. Les précautions qui entourent le rire sont beaucoup plus importantes que chez Cicéron et Pontano : pour eux le *delectus*, le discernement suffit, l'attention « aux lieux, aux circonstances et aux personnes »¹⁶, alors que si Fregoso a bien affirmé qu'il fallait tenir compte des « circonstanzie »¹⁷, il faut que le courtisan soit très prudent avec tout ce qui peut faire rire car « il far ridere non sempre si conuien al cortegiano »¹⁸. L'exercice est périlleux, et dans l'exposé sur les lieux d'où l'on tire le rire, Bibbiena s'éloigne de Cicéron et de Pontano, même s'il reprend en plus la distinction entre comique *in re* et *in uerbo*¹⁹, et résume son propos en une amère réflexion : rire est un art, celui de tromper l'opinion d'autrui²⁰, et, à ce jeu des apparences, la dissimulation devient un moyen de piéger, et non plus, comme chez Pontano, ce sur quoi se clôt le *De Sermone*, la juste ironie socratique²¹, apanage de l'homme d'esprit. Ainsi il existe non pas un art des facéties, comme l'avait théorisé Pontano allant plus loin que

ont appelé le premier raillerie, et l'autre mordant ; et que pourtant les deux sont choses légères, puisqu'il est vraiment doux de faire rire ». Pontano reprend ici exactement les mots du *De Oratore*, II, 54, 218. Cette paraphrase est en fait une citation explicite puisqu'il se place dans le titre du chapitre sous l'autorité de Cicéron. Ce n'est donc pas un renvoi ni un plagiat. Chez Castiglione l'exposé sur les facéties des deux genres occupe les chapitres 45 à 83 du livre II et celui sur les *burle* les chapitres 85 à 89.

14. *De Sermone*, I, 6.

15. C'est Bernardo Bibbiena, auteur de comédies assez scabreuses, qui se décrit comme gros et chauve et portant à rire, sous le regard des autres : *Cortegiano*, II, 44.

16. *De Oratore*, II, 239 : « Haberi enim dixisti rationem oportere hominum, rei, temporis, ne quid iocus de grauitate decerperet » : « tu as dit en effet qu'il fallait tenir compte des personnes, du sujet et des circonstances pour que la plaisanterie ne s'éloigne pas de la dignité », et *passim* ; *De Sermone*, I, 24, 1 : « Huic delectus cum primis habendus est et rerum et temporum et locorum et personarum » : « Il doit tenir pour primordial le choix des faits, du moment, du lieu ainsi que de la personne », et *passim*.

17. *Cortegiano*, II, 16.

18. *Cortegiano*, II, 46 : « Il ne convient pas toujours que le courtisan fasse rire ».

19. *Cortegiano*, II, 48-56 sur la *dicacitas*, et 57-69 sur la *cauillatio*.

20. *Cortegiano*, II, 83 : « Nell'una e nell'altra sorte la principale cosa è lo ingannare l'opinione e rispondere altramente che quello che aspetta l'auditore », « Dans les deux genres, le principal est de tromper l'opinion et de répondre différemment de ce qu'attend l'auditeur ».

21. *De Sermone*, VI, 3 : « Et Aristoteles, uirtutum moralium disputator solertissimus et Graeci scriptores plerique omnes tradunt Socratem fuisse ironicum » : « Aristote, qui a disserté sur les vertus morales avec beaucoup d'intelligence, ainsi que presque tous les auteurs grecs, rapporte que Socrate était ironique ».

Cicéron, mais il existe un «inganno», une tromperie qui les fait utiliser, comme la nature les offre.

Pontano reste, tout au long du *Cortegiano*, la référence dans l'ombre que Castiglione reprend mot à mot ; parfois pour l'imiter²², comme dans les deux facéties qui lui sont directement empruntées²³, parfois pour s'en

22. *Cortegiano* II, 18 par exemple, reprend les termes de PONTANO, VI, 1, 1-4, quasiment traduits en italien dans la définition récapitulative du courtisan idéal : « Erit igitur facetus is, quam nunc instituimus, in iocando suavis et hilaris, uultu placido et ad refocillandum composito, in respondendo gratus ac concinnus, uoce nece languida nec subrustica, uirili tamen et laeta, in motu urbanus uique nec rus indicet nec nimias urbis delicias, a scurrilitate abhorrebit uti a scopulo, oscenitatem ad parasitos et mimos relegabit, salibus ita utetur ac mordacibus dictis ut, nisi prouocatus ac lacessitus, nec remordeat nec reuellicet; ita tamen ut nunquam ab honesto recedat ab eaque animi compositione, quae ingenui hominis est propria [...] Erit igitur facetus uir sui compos dicatorumque moderator quique ubique consideret sermonem suum ad recreationem spectare; et quamuis ipse et sciat et possit esse salsus ac mordax, tamen genus hoc siue dicacitatis siue aculeationis oratoribus relinquet quique defensionibus dant operam salsique esse malunt quam faceti. Nam ab histrionicis mimisque intemperamentis erit prorsus alienus, multo autem maxime parasiticis ab oscenitatibus et uerborum et significationum. Erit idem multum etiam comis, cum, ut initio diximus, comitas potissimum in fabellis uersetur suauibusque in earrationibus ac colloquiis; habebit peritiam multam, multam item memoriam tum eorum, qui faceti sunt habiti, tum facetiarum ipsarum, quarum relationes multum habent gratiae apud audientes: quibus seruandis, delectu quoque adhibito, mediocritatem retinebit eam quae uirtutem hanc, de qua sermo est, constituit quique defensionibus dant operam salsique esse malunt quam faceti. Nam ab histrionicis mimisque intemperamentis erit prorsus alienus, multo autem maxime parasiticis ab oscenitatibus et uerborum et significationum. Erit idem multum etiam comis, cum, ut initio diximus, comitas potissimum in fabellis uersetur suauibusque in earrationibus ac colloquiis; habebit peritiam multam, multam item memoriam tum eorum, qui faceti sunt habiti, tum facetiarum ipsarum, quarum relationes multum habent gratiae apud audientes: quibus seruandis, delectu quoque adhibito, mediocritatem retinebit eam quae uirtutem hanc, de qua sermo est, constituit » : « Voici donc l'homme d'esprit, que nous formons à présent: il sera doux et gai dans ses plaisanteries, aura un air amène et engageant à la détente, agréable et de bon ton dans ses réponses, un ton ni traînant ni quelque peu paysan, mais mâle et enjoué, une démarche pleine d'urbanité qui ne soit le signe ni de la campagne ni des raffinements excessifs de la ville; il se tiendra loin de la bouffonnerie comme d'un écueil, il laissera l'obscénité aux parasites et aux mimes, il emploiera piques et traits mordants, à moins d'avoir été provoqué et blessé, sans mordre ni déchirer. Il fera pourtant en sorte de ne pas s'éloigner de l'honnêteté et de la maîtrise de son esprit, qui est le propre des hommes bien nés [...]. L'homme d'esprit sera donc maître de lui, il modérera ses traits et considérera toujours que sa conversation doit chercher la détente. Bien que lui aussi sache et puisse être piquant et mordant, il laissera cependant ce genre de causticité et d'agressivité aux orateurs qui se consacrent en permanence aux défenses et préfèrent être piquants que spirituels. Car il sera tout à fait étranger aux outrances des histrions et des mimes, et extrêmement loin des obscénités de mots comme de pensées des parasites. Il sera aussi très aimable, puisque, comme nous l'avons dit au début, l'amabilité se trouve bien plutôt dans les anecdotes, dans les récits et les entretiens délicats; il aura une grande expérience, et une grande souvenance aussi de ceux qu'on a considérés comme hommes d'esprit, et de leurs bons mots, dont le rappel est très agréable pour les auditeurs. En les adoptant, après avoir aussi fait preuve de discernement, il gardera la juste mesure qui constitue cette vertu objet de notre discours ». Voir *Cortegiano* II, 18: « Non sarà maledico, e specialmente dei suoi signori [...]. Non usará il nostro cortegiano prosonzione sciocca; non sarà apportator di nove fastidiose; non sarà inavvertito in dir talor parole che offendano in loco di voler compiacere;

démarquer, dans une lecture plus noire et désenchantée de la vie en société.

Avec Guazzo²⁴, l'autre traité de conversation de la fin du XVI^e siècle, héritier de Castiglione, s'opère un retour aux idées de l'humaniste napolitain. Celui-ci en effet intitulant *La civil conversazione* un traité sur le comportement inclut dans ce terme la notion de communication verbale entre les hommes dans un cadre plus large que celui de la cour. Au contraire il met en scène dans le livre IV un banquet, exemple de conversation civile, dans la lignée de la littérature sympotique où le dialogue devient un récit exemplaire, outre les facéties prononcées ou rapportées par les devisants. Tout comme chez Pontano, la conversation est pressentie chez Guazzo comme antithèse de la réflexion solitaire, et comme nécessité pour l'homme de lettres de se confronter à ses pairs dans le monde²⁵. Cette attitude, que

non sarà ostinato e contenzioso, come alcuni, che par che non godano d'altro che d'esser molesti e fastidiosi a guisa di mosche e fanno profession di contradire dispettosamente ad ognuno senza rispetto; non sarà Cianciatore, vano o bugiardo, vantatore né adulatore inetto, ma modesto e ritenuto, usando sempre e massimamente in publico, quella reverenzia e rispetto che si conviene verso il signor»; «il ne sera pas médisant, et surtout de ses seigneurs [...] Notre courtisan ne fera pas usage de sottise présomption, il ne sera pas le messenger de pénibles nouvelles; il ne manquera pas d'à-propos au point de parfois dire des paroles qui offensent alors qu'il voudrait faire plaisir; il ne sera pas obstiné ni querelleur, comme certains qui semblent n'avoir d'autre plaisir que d'être fâcheux et pénibles comme les mouches, et font profession de contredire tout le monde avec mépris et sans respect; il ne sera pas hâbleur, vaniteux ni menteur, il ne sera pas vantard ni sot adulateur, mais modeste et retenu, faisant toujours usage, et surtout en public, de la révérence et du respect qui conviennent envers le seigneur».

23. *De Sermone*, IV, 2, 14 repris en *Cort.*, II, 60 et *De Sermone*, IV, 2, 25 en *Cort.* II, 65.

24. Stefano GUAZZO, *La civil conversazione*, Brescia, 1574.

25. Préface à Vespasiano GONZAGA, *op. cit.*, p. 2: «Al che fare mi spinge anco il confidare che le contese e gli scandali, che per lo più cadono fra i mortali, non altronde avvengono che dal non saper essi usare le convenevoli maniere nel conversare. E perciò m'indussi nell'animo, che s'io havessi potuto con la mia fatica insegnar a ciascuno quel secondo il suo stato gli si convenga conversando con gli altri osservare, havrei fatto opera grandamente al mondo giovevole. Et perché si trova di gran lunga maggior numero de' poco intendenti, che de' letterati, et è la conversazione più a quelli che a questi comune, io havendo più riguardo al beneficio universale che alla mia particolar gloria, rimossa ogni ambizione, non ho atteso ad altro più, che a farmi intendere da quei che sono alquanto duri d'orecchie»; «Me pousse aussi à faire cela le fait d'avouer que les disputes et les scandales qui arrivent le plus chez les mortels ne surviennent jamais que de ne pas savoir user des manières convenables dans la conversation. Et c'est pourquoi il m'est venu à l'esprit que si j'avais pu en y mettant de l'ardeur enseigner à chacun ce que, selon sa situation, il lui convient d'observer en conversant avec les autres, j'aurais fait une œuvre grandement utile au monde. Et parce qu'il se trouve de bien loin un plus grand nombre d'idiots que de lettrés, et que la conversation est plus commune à ceux-là qu'à ceux-ci, comme je vise plus au bénéfice universel qu'à ma gloire personnelle, ayant laissé de côté toute ambition, je ne me suis attaché à rien de plus que de me faire entendre de ceux qui sont un peu durs d'oreille» (nous traduisons).

Francesco Tateo nomme « antipétrarquisme »²⁶, condamne la *vita solitaria*, la contemplation, et refuse le sophisme d'origine cicéronienne des humanistes florentins, qui interprète la maxime de Scipion comme conversion de l'*otium* en *negotium* et de la solitude en conversation²⁷. En revanche il se réclame de la théorie de Boccace selon laquelle la fable est nécessaire aux ignorants pour comprendre des vérités insaisissables autrement²⁸.

Dans le dernier livre, où dominant les facéties et le comique, le dialogue semble se passer à la fin du repas. La conversation, comme chez Macrobe, se passe en récits plaisants et le banquet même a la fonction d'*exemplum*²⁹, jouant sur le comique propre à la forme brève de la facétie. On est ici exactement dans la tradition pontanienne de la conversation : d'une part elle se passe dans l'espace de la *recreatio*, d'autre part elle se passe entre pairs. Guazzo utilise la fiction du banquet, comme Platon³⁰, Lucien³¹, Macrobe³², et plus tard même Poggio³³, et il définit la conversation comme vertu lui aussi. Mais en cela il se rapproche plus de la vertu que Pontano appelle *conuiuentia*³⁴, et qui est l'art d'être ensemble à table,

26. Francesco TATEO, « La civil conversazione », in *La novella italiana*. Atti del Convegno di Caprarola, Rome, Salerno Editrice, 1989, p. 59-81.

27. Dans le *De officiis*, Cicéron fait dire à Scipion qu'il n'est jamais vraiment seul quand il est seul puisqu'il est avec ses pensées.

28. Ce faisant il suit aussi le genre classique de la *trattatistica* qui veut que la théorie soit illustrée par des exemples, ici les facéties, *op. cit.* p. 3 « Ch'io doveva nel disporre l'opera seguir compiutamente l'ordine di Aristotele », « Que je devais, dans la structure de l'œuvre, suivre absolument l'ordre d'Aristotele » ; (nous traduisons).

29. *Op. cit.*, IV, p. 564 : « Farebbe opera al mondo utilissima chi raccogliesse tutti questi successi in un volume e li mandasse in luce, perché dalla forma di questo convito imparerebbono gli huomini ad astenersi dalle confusioni e da i disordini de'comuni conviti, ne i quali ad altro non si attende che a scorpore et ad ebriacarsi » ; « Ferait œuvre très utile au monde celui qui recueillerait ces événements en un volume et les publierait, parce que de la forme de ce banquet les hommes apprendraient à s'abstenir des confusions et des désordres des banquets communs, dans lesquels on ne tend à rien d'autre qu'à s'empiffrer et à se saouler ». Nous traduisons.

30. PLATON, *Le Banquet*, traduit par P. Vicaire et J. Laborderie, présenté par M. Tredé, Paris, Libro, 1995 [Trad. reprise au t. IV/2 (*Le Banquet*, par P. Vicaire, avec la collaboration de J. Laborderie) des *Œuvres complètes*, deuxième édition, Paris, Les Belles Lettres, 1989 (CUF)].

31. LUCIEN DE SAMOSATE, *Oeuvres*, texte établi et traduit par J. Bompain, Paris, Les Belles Lettres, 3 volumes 2003.

32. MACROBE, *Saturnalia*, a cura di N. Marinane, Turin, UTET, 1977.

33. Poggio BRACCIOLINI, *Facéties*, édition de S. Pittaluga, traduction E. Wolff, Paris, Les Belles Lettres, 2005.

34. *I trattati delle virtù sociali*, ed. Francesco Tateo, Rome, Edizioni dell'Ateneo, 1965, réédition avec introduction augmentée et traduction revue : Rome, Bulzoni (« Europa delle Corti », Centro studi sulle società di antico regime, Biblioteca del Cinquecento, 88), 1999. Le néologisme pontanien est dû à l'analogie qu'il fait avec la dénomination des autres vertus. Il insiste sur le fait de vivre ensemble, là où *conuersatio* a dans le sens latin antique le sens de fréquentation, dans le latin monastique le sens de vie en communauté par rapport à la vie de l'ermite, et en langue vulgaire le sens de familiarité.

c'est-à-dire un moment social où l'on est ensemble. La conversation dans le sens moderne³⁵ est quant à elle définie dans le *De Sermone*, mais Guazzo ici semble s'inspirer des deux ouvrages :

La référence à Pontano est donc lisible tout au long du XVI^e siècle ; celui-ci fait partie d'une culture commune. Et si Castiglione s'en inspire beaucoup, mais en fait une interprétation pessimiste, à la fin du siècle Guazzo, contemporain de Montaigne, redécouvre la vertu sociale du discours plaisant d'obéissance pontanienne.

35. *De Sermone*, I, 3, 2 : « Sed nos hac in parte de ea quae oratoria siue uis facultasque siue ars dicitur nihil omnino loquimur, uerum de oratione tantum ipsa communi quaque homines aduendis amicis, communicandis negociis in quotidianis praecipue utuntur sermonibus, in conuentibus, conuersionibus, congressionibus familiaribusque ac ciuilibus consuetudinibus. Qua e re alia quadam hi ratione commendantur quam qui oratore dicuntur atque eloquentes » ; « Mais dans cette partie je ne parle absolument pas de ce que l'on appelle puissance, faculté ou art oratoire, mais du discours commun seulement, dont les hommes se servent surtout en rencontrant leurs amis, en faisant des affaires, dans les conversations quotidiennes, dans les réunions, les assemblées, les entrevues et les relations privées ou publiques. C'est pourquoi on loue ces gens-là pour une raison différente de celle qui fait louer ceux qu'on appelle orateurs et éloquents ».